

**Deux lectures d'un même ouvrage.
Le champignon de la fin du monde. Sur la
possibilité de vivre dans les ruines du
capitalisme**

Anna Lowenhaupt Tsing
La Découverte, 2017, 416 p.

Le matsutaké (*Tricholoma matsutake*) est un champignon qui vit en symbiose avec les racines des arbres : son mycélium, souterrain et pérennant, se nourrit grâce aux racines des arbres qu'il aide à exploiter les ressources minérales du sol. Il engendre saisonnièrement des organes reproducteurs charnus, qui émergent à peine du sol sous la litière : pour le ramasseur, c'est un champignon à lamelles, discret, qui apparaît alors. De piètre valeur pour les palais occidentaux, c'est pour les Asiatiques, les Japonais en particulier, un comestible recherché et raffiné, un présent pour marquer son respect – en un mot, une marchandise qui s'acquiert au plus haut prix, et un équivalent oriental de nos truffes. Anna Tsing, une « Chinoise américaine » selon ses propres termes, professeur d'anthropologie à l'Université de Californie, tisse autour de ce champignon un livre complexe et doucement engagé. Un livre qui ne se résume pas, mais dont le sous-titre, « Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme », indique l'ambition anthropologique. Il est construit comme une série de séquences courtes, de chapitres entrecoupés ici et là par des « interludes », tous fort divergents en contenu, à l'indépendance revendiquée, comme des « chapelets de champignons après la pluie ».

Ce livre dense, riche mais profus, résulte d'une démarche de recherche exploratoire que j'apprécie beaucoup : les questions émergent des observations. Cependant, la rédaction m'a plus fait penser à un cahier d'observations, simplement organisées, qu'à une démonstration vraiment structurée : on divague de la guerre du Vietnam à des parcours individuels, en passant par de l'histoire régionale, celle de l'ère Meiji, ou encore par l'intégration des Asiatiques aux États-Unis, délicate pour certains durant la dernière guerre... et en croisant la biologie et l'écologie du matsutaké. Ethnologie, histoire, biologie, économie – tout concourt à l'ouvrage. Si on apprend beaucoup, je reste peu convaincu de ce que « écouter et raconter des histoires qui se bousculent est une méthode » : mais peut-être ne suis-je pas, de ce point de vue, la cible d'un tel livre ? En tout cas, la documentation et le corpus sont très étonnamment riches (notamment dans mon propre domaine, mycologique et écologique) et le livre est érudit au fond sans que cela ne paraisse jamais une façon d'être dans la forme : il est érudit avec naturel et dans l'intérêt du lecteur.

Alors, laissons-nous entraîner dans les cheminements de l'auteur : il est vrai que le matsutaké tisse un réseau complexe d'adjacences et d'histoires entrecroisées. Il est ramassé dans des forêts du Japon, les satoyama,

perturbées par l'homme pour favoriser le champignon, dans des « forêts industrielles en ruines » américaines (ce terme peu heureux à l'écologiste désigne des forêts de pins qui repoussent après des coupes à blanc), mais aussi dans des forêts plus ou moins gérées de Chine ou de Finlande. À chaque fois, la sociologie des ramasseurs varie, leur histoire familiale et celle des forêts divergent grandement, ainsi que les chaînes commerciales d'intermédiaires et les motivations. Du point de vue humain, la description des ramasseurs de l'Oregon est particulièrement réussie : car s'il n'est guère consommé là, le matsutaké donne lieu à une cueillette pour l'exportation par une population en large partie d'origine asiatique, dont l'émigration au XX^e siècle est faite d'histoires souvent tragiques, et par des Américains anglosaxons aux profils inhabituels. On trouve aussi – et je puis en attester l'exactitude globale – une très honnête revue de la biologie et de l'écologie, étonnante, du champignon. Bref, on ne s'ennuie pas dans l'enchaînement des chapitres, et les données présentées sont convaincantes et paraissent fidèles. Tout au plus peut-on regretter, çà et là, un flou dans certaines affirmations, un peu elliptiques pour le non-spécialiste (or, on ne peut être spécialiste de tout ce qu'aborde l'auteur) : par exemple, qui peut comprendre que « la vie multicellulaire a été rendue possible par la contamination mutuelle entre bactéries » ? Et chacun comprendra-t-il ces petits dessins au trait qui se glissent parfois entre les paragraphes : j'y ai reconnu, notamment, des mycorhizes – ces associations physiques entre le champignon et les racines des arbres. Mais combien d'autres allusions ou références n'ai-je moi-même pas comprises, finalement ?

Ce qui précède pourrait laisser penser que le livre ne porte pas de messages ou de concepts originaux : ce serait faux, car il y en a plusieurs, voire, là aussi, profusion. Il y a même parfois des aspects de la pensée théorique qui apparaissent en note infrapaginale ! Je voudrais revenir ici sur quelques-unes des grandes idées qui forment les leitmotivs du livre et que j'ai vraiment aimées. D'abord, une diatribe finement menée sur le capitalisme comme forme d'accumulation par captation, avec des allusions à la « sauvagerie » du processus : voilà l'aspect engagé (j'utilisais ce mot plus haut) du livre, bien souligné par son sous-titre. C'est ce qu'illustre un trait saillant du livre, le ramassage du matsutaké, dans les forêts de l'Oregon que le bûcheronnage a dévastées, par des cueilleurs souvent marginalisés par l'histoire ou dans leur société, qui ramassent un produit de luxe mais le vendent à des intermédiaires à relativement vil prix, faute d'accès direct au marché japonais. Ensuite, il y a les liens retrouvés entre l'homme et la nature, dont celui entre l'économie et l'écologie sans réduire (sic) l'une à l'autre. À mon sens, c'est un enjeu actuel majeur des sciences de l'homme et des sciences de la vie que de trouver une synthèse et d'apprendre à cheminer dans un contexte

conceptuel commun. Par ses sensibilités, dans la diversité thématique de ce qu'elle a lu et rapporté, avec ce livre en un mot, A. Tsing fait les premiers pas vers cette réunification. Une convergence de pensées et de savoirs dont nous avons besoin pour mieux penser les problèmes de la modernité et leur trouver une solution dans une perspective biologique et naturelle.

J'ai aussi apprécié une vision moderne du vivant (et notamment de l'homme), conçu en réseau et en interactions, que ce soit entre individus ou organismes, entre populations, ou encore entre espèces. Le concept de « contamination » est introduit par l'auteur pour mieux signifier que les uns se construisent par des apports des autres. Cela commence par le lien du matsutaké aux arbres ; cela continue avec la construction de l'identité culturelle (par exemple des Asiatiques cueilleurs de matsutakés de l'Oregon). Peut-être la démonstration pourrait-elle être mieux formalisée, mais il y a là plein d'exemples propres à montrer l'interdépendance et la construction par interaction. Or, je suis persuadé que ce point de vue peut nous soustraire aux mythes de pureté, d'indépendance ou d'autonomie qui ont amené la pensée occidentale au point d'aujourd'hui, et en particulier à des formes de xénophobie ou d'individualisme peu compatibles avec ce qui nous a construits historiquement et biologiquement. Au sujet des interactions, toutefois, j'ai trouvé que la vision de la théorie du « gène égoïste » était perçue de façon un peu trop négative et trop lue au premier degré, en tout cas pas au sens moderne du concept. Il faudra, à mon sens, bien prendre en compte cette théorie dans une synthèse future, plutôt que de la marginaliser par principe.

À la traduction, fluide et très lisible, je reprocherai seulement d'avoir, ici et là, renoncé à traduire par un mot français au profit d'un anglicisme. *Patch* peut se traduire par fragment ou parcelle ; *saprobic* se traduit par saprophyte et ne signifie pas ce qu'en dit la note du traducteur. Surtout, le concept (majeur) de *scalability* n'a pas d'équivalent français exact à l'emploi qu'en fait A. Tsing, mais son utilisation, en anglais même, revisite le sens habituel, comme elle s'en explique. Pourquoi choisir l'anglicisme « scalabilité » quand cette propriété (la capacité d'un produit à s'adapter à un changement d'ordre de grandeur) peut être, par exemple, rendue par « invariance d'échelle » ou même « invariance », avec une note explicative du sens particulier choisi ? Ne baissons jamais pavillon, une langue de 60 000 mots en a toujours un à déléguer à une traduction... Et la traduction de Philippe Pignarre n'est, justement, pas limitée dans son lexique ni dans sa qualité.

Le livre se termine par un chapitre intitulé « Pour ne pas en finir », qui achève de désespérer celui qui attendait une synthèse finale, mais qui introduit une jolie note sensible, humaine et pleine d'espoir. Les dernières lignes sont consacrées à fondre avec humilité cet ouvrage parmi

les productions présentes et à venir du « Groupe de recherche mondial sur les matsutakés », dont ce livre est un fragment qui se termine en résumant les autres. Une chose est sûre : A. Tsing ne pense pas, ne se construit pas de la même façon que moi et moult collègues, cette leçon valait bien un livre. D'une belle plume, elle sait aussi rendre avec émotion des aspects visuels, comme la récolte en forêt, par exemple, et olfactifs, donnant une place à l'odeur qui manque à notre civilisation occidentale. Une saine attention à l'homme, à l'autre, est perceptible tout au long de ce livre empreint d'humanisme. Cet ouvrage n'est décidément pas construit comme je l'aurais espéré ; je ne suis pas sûr de l'avoir aimé ; la richesse en reste parfois trop brute et profuse ; mais il n'en reste pas moins qu'en apprenant beaucoup, je ne me suis jamais vraiment ennuyé.

Marc-André Selosse

(Muséum national d'Histoire naturelle, UMR7205 Isyeb,
Paris, France ; Université de Gdansk, Pologne)
marc-andre.selosse@mnhn.fr

Non ce « champignon de la fin du monde » n'est pas le champignon d'une explosion nucléaire. Pas celui qui vous terroriserait, plutôt un champignon qui vous aidera à résister à cette peur paralysante du désastre que nous annonce l'Anthropocène. Il s'agit bien d'un vrai champignon (pas d'une métaphore), appelé matsutaké, qui pousse et fructifie dans les forêts de pin. Quels pins ? Quelle forêt ? Quels cueilleurs ? Quel champignon ?

Ce livre splendidement original est réellement polyphonique : il est fait de récits, d'analyses, d'observations ethnographiques, d'informations scientifiques, de témoignages oraux, d'impressions sensorielles, tout cela récolté dans une série de voyages entre l'Oregon (États-Unis), la Finlande, le Japon, la Chine que relie de manière imprévisible ce mycelium bizarre. Tout cela pour prévenir le lecteur qu'il n'aura pas affaire à un exposé linéaire enchaînant théorie, méthode, résultats, etc. L'ouvrage alterne descriptions et analyses empiriques, questionnements et interprétations au fil de rencontres multiples au long d'une enquête qui se veut attention à des situations particulières, précaires, à des connaissances partielles tantôt locales, tantôt globales, scientifiques autant que vernaculaires.

La première partie pose l'enjeu et la méthode. Considérant et parcourant les forêts ruinées par leur exploitation capitaliste, Anna Tsing se demande ce qu'il reste et comment l'observer. Ce qu'elle envisage n'est pas la fin du monde mais la fin d'un monde, le nôtre, conçu autour d'une vision linéaire du progrès et de projets généralisables, vision qui néglige toutes les histoires, tous les savoirs et toutes les pratiques qui ne comptent pas pour ce projet. Ce à quoi il faut alors porter attention, à quoi il faut exercer notre attention, ce sont

toutes les relations entre humains et entre non-humains qui font histoires. C'est donc un art de l'observation, de la description qu'elle suggère.

Dans sa deuxième partie, l'ouvrage nous emmène dans les forêts d'Oregon. Les ruines du capitalisme dont il s'agit très concrètement sont des forêts de pins dévastées par une exploitation industrielle à grande échelle qui, après quelques décennies, les a abandonnées. Quels qu'aient été les efforts de « gestion » rationnelle ou les tentatives de « conservation », ces forêts de pin n'ont pu se reconstituer comme telles. Et c'est précisément dans ces écosystèmes dégradés qu'apparaît ce champignon qui fait les délices de gastronomes japonais qui sont prêts à y mettre le prix : s'est ainsi peu à peu constituée une chaîne d'approvisionnement à partir des forêts d'Oregon. La surprise est moins dans le développement de cette chaîne que dans la diversité des pratiques de cueillette qui voient se côtoyer vétérans de la guerre du Vietnam, chômeurs locaux et plusieurs communautés d'immigrés d'Asie du Sud-Est (Mien, Hmongs) ou d'Amérique centrale. Pour cette remarquable enquête sur les modes de cueillette et de commerce, A. Tsing mobilise aussi bien les ressources de l'anthropologie de l'ethnicité que celles de l'anthropologie économique (de l'échange), des trajectoires individuelles (récits de vie, si on veut) ou celles des communautés. Son analyse intéressera en outre plus d'un économiste s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles un marché reste atomisé.

Pour l'auteur, cette chaîne d'approvisionnement est une forme particulière de capitalisme. Ce n'est plus ou pas le capitalisme de l'organisation disciplinée du travail ou de la rationalisation typique de la plantation coloniale. C'est un capitalisme de captation qui fait son profit en extrayant de la valeur à partir de formes de configurations de rapports humains et non humains qu'il ne se soucie ni de reproduire ni même de contrôler, mais qui ne sont pas non plus des résidus de l'histoire ni des formes de résistance. Plutôt des patches socioécologiques surgis de rencontres imprévisibles entre des entités humaines et naturelles, patches précaires issus de perturbations et de résurgences, bref d'histoires.

Une troisième partie raconte la quête de A. Tsing sur les traces du champignon, de son écologie. Cette recherche l'emmène en Chine, en Laponie, au Japon puis à nouveau en Oregon. Comment ce champignon a-t-il voyagé autour du globe, pourquoi réapparaît-il ici ou là, comment fait-il paysage ? Comment des pratiques aussi différentes que celles des forestiers américains ou finlandais, des paysans chinois, des restaurateurs écologiques japonais contribuent-elles à sa survie ? L'auteur enquête auprès de ces acteurs, interroge mycologues ou bactériologistes, scrute la géographie et l'histoire longue ou récente... Cette enquête confirme que le matsutaké conserve sa part de mystère, qu'il vit dans des milieux très différents,

resurgit où on ne l'attend pas, suscite des projets de restauration au Japon et fait l'objet d'une exploitation quasi minière en Chine.

La quatrième partie est plus réflexive et introduit notamment l'idée de communs latents souvent ignorés et menacés : ils sont faits d'enchevêtrements fragiles, et seul un art de l'observation, de l'écoute peut permettre d'y trouver une manière de vivre dans ces ruines du capitalisme. A. Tsing y insiste aussi sur le concept de science comme traduction, ou plutôt comme traductions toujours inscrites dans des préoccupations situées : sans nier la possibilité de connaissances universalisables, elle montre que les sciences du matsutaké sont aussi constituées de patches, d'agencements spécifiés par la rencontre de savoirs scientifiques, de connaissances communes, de pratiques forestières ou paysannes. Et sa recherche est aussi une expérience de collaborations mutualistes entre ces diverses sciences du matsutaké qui le traduisent chacune à leur manière.

Un compte rendu ne peut pas raconter toutes les ramifications de cette enquête. Retenons en quelques éléments. Ainsi l'auteur introduit-elle le concept de contamination. Car le champignon ne vit pas sans le pin et le pin ne survit pas sans champignon. Et les deux apprécient des sols rocheux et pauvres en humus. A. Tsing développe tout un vocabulaire pour saisir ce qu'elle appelle tantôt contamination, tantôt collaboration et qui désigne finalement tous les mutualismes qui existent dans la nature. Si cela n'est pas vraiment neuf pour un écologue, l'auteur en fait le cœur de son analyse. D'une part, dit-elle, c'est un objet qui, après tout, mérite autant considération que les rapports de compétition (proie/prédateur) si souvent mobilisés. Mais, d'autre part, ces mutualismes sont – et c'est bien le cas du matsutaké – le fruit de rencontres imprévues, d'histoires qui se mêlent, ce sont des collaborations précaires, fragiles, à l'image de celles qui lient cueilleurs immigrés, intermédiaires américains et importateurs japonais.

L'idée de contamination implique aussi une autre lecture du monde. Comme d'autres auteurs l'ont souligné, les sciences dominantes (génétique, économie néoclassique) ont plus que des affinités : elles partagent une ontologie qui fait des individus autonomes (autourépliquants), donc dotés de leurs intérêts propres, l'unité d'analyse à partir de quoi ces entités stables composent entre elles selon des modèles mathématisables. L'idée de contamination donne plutôt à voir des symbioses qui font de la relation l'unité d'analyse et qui, fruit de rencontres et de collaborations locales, sont historiques. Le matsutaké s'est répandu dans l'Oregon précisément parce que ces forêts étaient dégradées, et les bandes de cueilleurs lao, cambodgiens ou autres résultent de la reformulation par ces populations de leur culture ethnique contaminée par l'esprit américain de liberté...

Dans l'histoire, ce qui se sélectionne dès lors ce sont moins des espèces que des relations. Ce qui est caractérisé comme une catégorie – espèce, ethnie – ne l'est donc que d'un point de vue et à un moment. Il faudrait donc, d'après A. Tsing, voir tant les espèces (biologiques) que les ethnicités (sociales) non comme des entités dotées de propriétés mais comme des compositions en mouvement, des associations issues d'histoires et dont le nom, s'il importe par la force qu'il leur donne, désigne un agencement et non un être.

Pour l'auteur, l'intérêt de ce qui pourrait apparaître comme de simples curiosités dont on voit bien qu'elles ne peuvent être généralisées, c'est précisément qu'elles ne peuvent l'être. Car ces « systèmes » ne sont pas « scalables ». Ce concept est central : par scalabilité elle entend la capacité d'un projet, d'une organisation à changer d'échelle sans changer ses paramètres de fonctionnement, sans modifier les hypothèses sur lesquelles il est construit. L'hyperbole du projet scalable c'est la plantation de canne à sucre qui est installée en éliminant plantes et populations locales, en coupant la plantation de toutes les collaborations biologiques autant qu'humaines avec le milieu où elle est implantée. Car cette scalabilité, cette capacité à s'imposer partout en dépit des conditions locales, a un coût, elle suppose un immense travail et il y a toujours quelque chose qui échappe, qui entre (contaminants, maladies) ou qui sort (esclaves marrons)... et qui crée d'autres rencontres. L'hypothèse d'une fin du monde – et c'est tout l'argument de l'ouvrage – c'est l'hypothèse de la fin des projets scalables, transposables, et c'est alors que nous aurons à vivre dans ces ruines et que pour y vivre la seule chose à faire sera de prêter attention, et même d'aiguiser notre attention, à toutes les formes de vie qui s'y développeront.

On peut donner raison à l'auteur quand elle ironise à propos des modes d'évaluation de la recherche fondés sur des indicateurs chiffrés en Europe ou prenant pour critère la réussite entrepreneuriale aux États-Unis ; c'est que ces modes d'évaluation sont court-termistes alors que son ouvrage démontre le sens d'un travail long, sinueux, multisitué, suivant à la trace le parcours des champignons. C'est que ce travail a supposé une longue enquête dans des lieux dispersés sur la planète, ainsi que des analyses qui supposent une réelle culture de sa discipline. Il importe vraiment de souligner la longueur de l'enquête et la largeur de vue : A. Tsing parle autant aux ethnographes de l'ethnicité qu'aux anthropologues de l'économie, autant aux ethnologues des communautés qu'aux sociologues des sciences... Cette culture scientifique n'est jamais étalage de références, invocation des maîtres ou ésotérisme disciplinaire. Elle s'adresse à tous, à tous ceux que le champignon de la fin du monde peut faire penser.

Ce compte rendu appauvrit évidemment ce qu'on peut apprendre du livre. Disons que c'est une manière de

traduire pour le lecteur de *NSS* quelques aspects de ce qui le rend si intéressant. Du point de vue de l'interdisciplinarité aussi, cet ouvrage est inspirant. D'une part, c'est un ouvrage d'anthropologie et qui ne revendique pas plus. Mais, d'autre part, A. Tsing interroge avec soin biologistes, mycologues et forestiers et elle se nourrit de leurs recherches autant qu'elle critique les approches dominantes de la biologie ou de l'économie pour mettre en évidence des recherches qui débordent ces approches. Mais ce qui est le plus original est, à mon avis, qu'elle tente avec succès de parler avec un même langage des processus sociaux et des processus biologiques : ce qui permet de penser la manière dont ils sont entremêlés, dont ils se rencontrent, se contaminent, se nourrissent et parfois se combattent et se détruisent. Jamais elle ne célèbre le local en l'opposant au global, jamais elle ne dénigre le scalable en l'opposant à ce qui ne l'est pas. C'est dans l'attention à des enchevêtrements précaires qu'elle cherche à discerner des manières de vivre dans ces ruines. On peut s'inquiéter de leur précarité, de la fragilité de leurs coexistences mais on peut aussi y trouver de la joie et du désir de survivre.

Concluons en disant que cet ouvrage a un caractère initiatique : l'ayant lu, ayant suivi l'auteur dans sa quête, dans ses pérégrinations, on ne peut plus voir le monde de la même manière. C'est un monde plus indéterminé, moins rassurant, mais qui appelle à ce qu'on le voie plein de rencontres possibles, à condition d'y exercer cet art de l'attention dont ce livre témoigne.

Marc Mormont

(Université de Liège, Liège, Belgique)

mmormont@ulg.ac.be

Rethinking nature.

Challenging disciplinary boundaries

Aurélie Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman (Eds)
Routledge, 2017, 268 p.

Que l'idée de nature soit en crise, car peu susceptible de contribuer à la compréhension et à la résolution des problèmes écologiques actuels, est un thème récurrent dans les débats sur l'environnement et la durabilité. On sait que la catégorie de « nature » est une création de la pensée moderne occidentale qui, dans une perspective anthropocentriste et cornucopienne, l'a opposée et subordonnée à celle de « société ». Ce clivage profond a, d'une part, justifié l'exploitation inconditionnelle des écosystèmes à l'échelle globale, et, d'autre part, accentué la distance entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme. D'après Aurélie Choné (maître de conférences en études germaniques à l'Université de Strasbourg), Isabelle Hajek et Philippe Hamman (respectivement maître de conférences et professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg), repenser la nature et la relation nature-culture est devenu, à